
SERMON

POUR UNE VÊTURE,

SUR LES

SACRIFICES ET LES RÉCOMPENSES

DE LA VIE RELIGIEUSE;

PRÊCHÉ

LE JOUR DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

Spectaculum facti sumus mundo, et angelis, et hominibus.
 Nous sommes en spectacle au monde, aux anges et aux hommes. (I. Cor. iv, 9.)

QUELQUE étroite que soit l'enceinte qui nous rassemble, j'ose dire, mes Frères, que la pieuse et touchante cérémonie qui va s'y célébrer, est un spectacle digne des regards du ciel et de la terre. Une jeune victime, encore parée des ornemens du siècle, et impatiente de s'en dépouiller pour se revêtir de l'habit du sacrifice; des proches, en qui la religion est plus forte que la nature, et qui ne craignent pas de venir environner l'autel, où les droits de la chair et du sang vont être généreusement immolés au divin amour; un ministre sacré qui se prépare à bénir ces symboles vénérables de la pauvreté, de l'humilité, de la virginité chrétienne, qui vont être substitués aux dépouilles de la vanité mondaine; l'Eglise qui se réjouit d'enfanter encore des vierges dans les

jours de sa vieillesse, et qui se glorifie de ces heureux signes de sa perpétuelle fécondité; les anges invisiblement accourus à cette fête, qui s'empresent autour de la future épouse de Jésus-Christ, et se demandent: Quelle est cette âme privilégiée qui aspire aux noces de l'Agneau, et qui déjà s'élève au-dessus de la terre, par le désir d'une vie toute céleste: *Quæ est ista quæ ascendit* (1); le Fils de Dieu lui-même, qui semble appeler celle qui l'a choisie, et lui dire: Venez, ô ma bien-aimée, venez recevoir de mes mains un vêtement de gloire et une couronne immortelle: *Veni, sponsa mea; veni, coronaberis* (2); enfin, pour réunir toutes les grandeurs divines et humaines, une auguste princesse (3), la fille des rois, des saints et des martyrs; l'épouse d'un héros guerrier et pacificateur, deux fois sauveur de nos contrées; noble héroïne elle-même, en qui le sang de Henri IV se fait reconnaître autant par l'intrépidité du courage, que par le sublime de la bonté; ange de l'alliance nouvelle qui doit réconcilier saint Louis avec son peuple, le Ciel avec la France, une nation malheureuse et repentante avec l'Europe et avec elle-même; princesse, les délices, la gloire et l'espérance de la patrie, la consolation du monarque et le gage des miséricordes divines sur ses sujets, qui, après avoir été témoin de l'ivresse et des transports qu'excitent partout sa présence, après avoir recueilli ces bénédictions unanimes et ces hommages touchans, qui sont le culte de la vénération et de l'amour, vient, fidèle imitatrice de la piété de ses ancêtres, embellir nos cérémonies saintes, et poser de ses royales mains, sur la tête d'une servante du Seigneur, le modeste voile qui la déroba aux yeux des hommes, pour la renfermer dans une solitude sacrée avec son Dieu. Est-il un spectacle plus grand, plus intéressant, plus digne de l'attention de tout l'univers? *Spectaculum facti sumus mundo, et angelis, et hominibus.*

(1) Cant. viii, 5.

(2) Cant. iv, 8.

(3) Madame la duchesse d'Angoulême.

Toutefois, ma chère Sœur, ce jour si beau pour vous, n'est pas encore celui de votre triomphe et de votre bonheur : vous allez préluder seulement au grand sacrifice que votre cœur brûle depuis longtemps de consommer. Vous vous séparerez aujourd'hui du monde; mais vous n'élèverez pas encore une barrière insurmontable entre vous et lui : vous prendrez les saintes et glorieuses livrées du Sauveur; mais vous ne lui serez pas encore unie par des liens indissolubles. Un intervalle d'épreuves et de réflexions sérieuses doit vous préparer encore à ces engagements solennels, qui vous fixeront à jamais dans l'héritage et dans la maison de votre Dieu. Il convient que vous méditez à loisir une résolution si importante; que vous puissiez mesurer vos forces avec les obligations d'un état saint et austère; comparer ensemble les peines et les consolations d'une vie si éloignée des sens; peser enfin, dans une juste balance, tout ce que vous quittez, avec tout ce qui vous est promis dans la religion.

Il est de mon devoir, ma chère Sœur, de vous aider dans une délibération de laquelle dépendent vos intérêts du temps et de l'éternité; c'est à moi de vous fournir dès à présent le sujet de vos futures méditations : je vais donc examiner avec vous, ce qu'il en coûte pour suivre une vocation si sublime, et quels avantages on en peut espérer; ce qu'on sacrifie à Dieu, et ce que l'on a droit d'attendre de sa libéralité. Je ferai voir, et c'est ici tout mon dessein, d'abord, que le sacrifice de l'âme religieuse est le sacrifice le plus entier et le plus absolu que la créature puisse faire à son créateur; ce sera mon premier point : ensuite, que les récompenses promises à l'âme religieuse, sont les plus grandes et les plus magnifiques dont le créateur lui-même puisse payer le dévouement de sa créature; ce sera mon second point.

O Reine des vierges, vous qui conduisez ces chastes colombes, à travers la solitude du désert, jus-

qu'à la demeure éternelle de leur époux; vous la protectrice de tous ces paisibles asiles, où se réfugie l'innocence pour échapper à la corruption du monde; mais surtout, la patronne spéciale d'une congrégation sainte, qui, depuis deux siècles, porte votre nom et s'étudie à propager votre culte : daignez, en ce jour de votre naissance, jeter un regard favorable sur celle qui entreprend de naître à une vie nouvelle et parfaite, et de marcher à votre suite dans le sentier étroit des conseils évangéliques. — *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

On ne me soupçonnera pas de vouloir dissimuler l'étendue et la rigueur du sacrifice auquel l'âme religieuse est appelée, puisque j'ai énoncé sans détour, et que je me propose expressément d'établir, que c'est le sacrifice le plus entier et le plus absolu que la créature puisse faire à son créateur. En effet, si on me demande à quoi renonce une âme qui se consacre à Dieu dans la religion, l'Évangile ne me permet pas de répondre autre chose, sinon qu'elle renonce à tout, sans réserve et sans retour. Elle pratique à la lettre ce que le divin Sauveur exige de ses plus parfaits disciples : c'est-à-dire, qu'elle abandonne tout ce qu'elle possède, et tout ce qui lui est naturellement cher; qu'elle se quitte et se renie, pour ainsi dire, elle-même; qu'elle consent à perdre son âme dans le temps, pour la retrouver dans l'éternité; enfin qu'elle s'ensevelit toute vivante, et se range, en quelque sorte, parmi les morts, pour n'avoir plus d'autre vie que celle qui est cachée avec Jésus-Christ en Dieu. Il n'est donc pas une vierge chrétienne digne de ce nom, et animée de l'esprit de sa vocation, qui ne puisse dire comme les apôtres : Seigneur, voilà que je me suis dépouillée de toutes choses, pour vous suivre : *Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te* (1). Considérons les princi-

(1) Matth. XIX, 27.

paux sacrifices que renferme ce renoncement universel.

Premièrement, l'âme qui se dévoue à la perfection religieuse, ne renonce pas seulement, comme nous l'avons tous fait par les engagemens du baptême, aux maximes corrompues du monde, à ses usages criminels, à ses passions et à ses scandales; mais elle rompt efficacement tout commerce avec lui, et ne garde aucunes mesures à son égard. Elle ne veut ni de ses établissemens même les plus honorables, ni de ses possessions les plus légitimes, ni de sa gloire la plus juste, ni de ses plaisirs les plus innocens. Elle sort du milieu de ce monde profane, comme les Israélites délivrés de la captivité sortirent autrefois de Babylone, comme Lot sortit de Sodome embrasée. Elle ferme une fois et pour toujours les yeux à l'enchantement de ses spectacles, à la vanité de ses pompes, à tout l'éclat de cette figure qui passe; elle ferme ses oreilles au bruit de ses joies, de ses fêtes, de ses assemblées et de ses entretiens; son cœur à l'illusion de ses espérances, au tumulte de ses prétentions et de ses désirs; son esprit à tout le tourbillon de ses intérêts, de ses affaires et de ses intrigues; elle foule à ses pieds tout ce qu'il estime et tout ce qu'il aime; elle s'enfonce dans la solitude, afin de ne plus le connaître et d'en être oubliée; elle est morte pour lui, et il est crucifié pour elle : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* (1).

Or, mes Frères, que de choses retranchées d'abord par cette seule séparation du monde! que de privations imposées aux sens, à l'imagination et au cœur! quel sacrifice immense pour la nature avide de tout ce qui brille et qui amuse, de tout ce qui nourrit la curiosité, flatte l'orgueil, satisfait les penchans et la cupidité!

Ce n'est là cependant que le premier pas de l'âme religieuse dans la carrière du renoncement; c'est le moins difficile de ses sacrifices : car, après tout, quel-

(1) Galat. vi, 14.

que séduisant que le monde puisse paraître, un esprit solide a bientôt apprécié la frivolité de ses goûts, la bizarrerie puérile de ses modes et de ses usages, le vide de ses plaisirs, la fragilité de ses biens, le néant de ses honneurs. Il ne tarde pas à s'apercevoir que tout dans le monde est mêlé de peines, que les unions les plus douces ont leurs amertumes, que les richesses ont leurs épines, que la faveur a ses servitudes, que la grandeur a ses précipices. L'expérience lui apprend (et je proclame cette vérité en présence d'une princesse, née sur le premier trône de l'univers et nourrie si long-temps d'un pain de douleur, illustre exemple des plus mémorables infortunes comme des plus royales vertus), l'expérience lui apprend que, depuis la condition la plus obscure jusqu'à la plus élevée, il n'en est point qui soit à l'abri des plus tristes vicissitudes; et que les plus hautes fortunes sont surtout exposées aux plus terribles coups du sort. Il entend les plaintes et les murmures secrets de tous ceux dont la prospérité apparente excite l'envie; et il découvre, sous une écorce trompeuse de joie et de bonheur, l'ennui, l'inquiétude et le dégoût dans le fond de tous les cœurs mondains.

Mais ce qui lui inspire le plus d'éloignement pour ce monde aussi pervers qu'il est frivole et malheureux, c'est la profonde indifférence où il vit par rapport à la seule chose importante et nécessaire, c'est son oubli total des premiers devoirs de l'homme envers Dieu, c'est le scandale de ses désordres et l'impunité de ses doctrines. Le monde dépravé dont je parle est une vaste réunion d'hommes, qui, tout plongés dans les sens, tout occupés d'intérêts périssables et de passions insensées, courent en aveugles vers l'inévitable mort, sans s'informer ni de ce qu'elle est, ni de ce qui la doit suivre; qui, ayant reçu du Créateur une âme spirituelle et incorruptible, la sacrifient honteusement aux appétits de la chair qui se corrompt; qui, faits à l'image de Dieu, se dégra-

dent volontairement au niveau de la brute, et mettent leur gloire dans leur ignominie. Comment une âme éclairée des lumières de la foi et éprise des charmes de la vertu, se plairait-elle au milieu d'un monde qui insulte à la pudeur, méprise la religion, persécute la piété, s'inscrit en faux contre l'Évangile, et se raille de Dieu lui-même? Comment s'accoutumerait-elle à l'indécence révoltante des parures, à la licence effrénée des mauvaises mœurs, à l'audace et à l'impunité des blasphèmes? Ah! tout ce qu'elle entend et tout ce qu'elle voit excite ses gémissemens et ses larmes. Elle ne cesse de demander les ailes de la colombe, pour fuir loin de cette région d'iniquité et de mort, et aller chercher dans le désert un repos qu'elle ne saurait goûter sous les tentes des pécheurs: *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ? et volabo, et requiescam* (1).

Si donc il ne s'agissait précisément que de s'éloigner du monde, une âme touchée de Dieu se résoudrait sans peine à ce sacrifice. Mais il lui faut rompre des nœuds bien plus chers; et c'est ici le second degré de son renoncement. Elle a entendu cette parole du divin Maître: « Si quelqu'un aime son père ou sa mère plus que moi, il n'est pas digne de moi; » et cette autre parole, plus sévère encore: « Vous croyez que je suis venu porter la paix sur la terre; non, j'y suis venu porter le glaive, et je séparerai le fils de son père, la mère de sa fille. » O séparation vraiment douloureuse! déchirante épreuve! difficile victoire! que n'ont pas souffert les saints eux-mêmes dans ces luttes terribles de la nature et de la grâce! combien de vocations vraies et surnaturelles ont été étouffées, dans des cœurs trop sensibles, par le cri de la chair et du sang! L'héroïque Thérèse avoue qu'elle se sentit ses entrailles se déchirer au moment où elle s'arracha des bras de l'auteur de ses jours; et toute la vertu de Françoise de Chantal suffit à peine pour la soutenir dans un semblable com-

(1) Ps. LIV, 7.

bat, tant sont vives et profondes les racines qu'ont jetées dans nos cœurs ces affections nées avec nous, fortifiées par l'habitude et par des témoignages mutuels de tendresse, liées à nos sentimens les plus purs, à nos devoirs mêmes, et identifiées, pour ainsi dire, avec notre être!

C'est donc ici que l'âme, appelée à la perfection évangélique, doit s'armer de force et de courage. Elle considérera que si le Dieu jaloux exige d'elle ce sacrifice, un époux mortel l'exigerait aussi; que tous les jours le service du prince, des espérances de fortune, des projets d'établissement lointain, d'autres intérêts encore séparent les enfans de ceux qui leur ont donné la vie, sans que personne en murmure; qu'il serait étrange que la religion seule n'eût pas le droit de commander ce que commandent légitimement tant d'autres motifs; que d'ailleurs il ne s'agit pas pour une vierge chrétienne de passer les mers, ni de mettre un espace immense entre elle et ceux qu'elle chérit à si juste titre; que dans le cloître, elle ne devient ni invisible ni étrangère pour eux; qu'en retranchant du commerce extérieur ce qu'il aurait de superflu ou de trop satisfaisant pour la nature, elle ne cesse pas de s'intéresser à leurs besoins, et ne s'interdit pas de les aimer; que même la tendresse naturelle, convertie en charité divine, est bien plus active et plus ardente, et surtout incomparablement plus utile à ceux qui en sont l'objet. O mon Dieu! faites comprendre vous-même à ces proches, dont les entrailles s'émeuvent en ce moment, quelle ressource, quel trésor devient pour une famille entière un seul de ses membres qui vous est cédé pour être votre portion et votre héritage, quelles bénédictions il attire sur leurs entreprises, quelles consolations il leur obtient dans les peines amères de la vie, quelle protection dans les périls. Vous seul savez combien de malheurs, prêts à fondre sur eux, sont détournés par ses prières, combien de grâces précieuses coulent de cette source dans leurs âmes. Oh! que les

vues de l'homme sont bornées! Jacob pleure comme mort son fils Joseph, qui a disparu à ses yeux; et, inconsolable de cette perte, il s'écrie que ses cheveux blancs descendront avec douleur dans le tombeau. Cependant Joseph est vivant, ô mon Dieu! et vous ne l'avez enlevé à l'amour d'un père si tendre, que pour en faire, dans des jours de détresse, l'appui, le nourricier, le sauveur de sa famille et de tout son peuple. C'est ainsi, ma chère Sœur, que ceux qui vous pleurent aujourd'hui comme perdue pour eux, recueilleront jusqu'à la fin de leur vie, et jusque dans l'éternité, le fruit du généreux sacrifice que vous vous préparez à offrir au Seigneur.

Mais nous n'avons pas encore mesuré ce sacrifice dans toute son étendue. L'âme religieuse ne se contente pas de fuir le monde et de briser les plus doux liens de la nature. Après ces premières victoires, il lui en reste une bien plus étonnante à remporter. Celui qui l'a choisie et qui l'appelle, lui dit: « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il se renonce lui-même, et qu'il prenne sa croix. » Voilà le dernier degré de l'abnégation, degré si sublime, que, sans les divines leçons de l'Évangile, nous ne comprendrions même pas quel peut être le sens d'un tel langage. Qu'on se sépare de tout ce qui plaît, et que l'on aime hors de soi, c'est une chose qui, toute grande et toute difficile qu'elle est, ne laisse pas de se concevoir; mais se dépouiller et se dépouiller, je ne dis pas de ce qui est dans soi, de ce qui fait partie de soi, mais de tout soi-même, s'abjurer et se renoncer, se traiter en étranger et en presque ennemi, faire divorce avec sa propre nature, la combattre, la subjuguier, la persécuter, et, autant qu'il est en soi, l'anéantir; être soi-même tout à la fois la victime immolée et le sacrificeur qui immole; porter le tranchant de ce glaive dont parle saint Paul jusque dans la moelle de ses os, jusqu'à ce fond intime du cœur, où se trouve l'origine des affections et des désirs, jusqu'à l'incompréhensible division de l'âme et de l'esprit, *Usque*

ad divisionem animæ ac spiritûs, compagum quoque ac medullarum (1): c'est ce qui surpasse toutes les pensées de l'homme, c'est le triomphe et le prodige de la grâce de Dieu dans une âme.

Voilà cependant ce que font, avec le secours de cette grâce, toutes ces véritables servantes de Jésus-Christ, cachées au monde, et dont le monde n'est pas digne; elles vivent détachées et désintéressées d'elles-mêmes, mortes et crucifiées à elles-mêmes. A quoi leur renoncement ne s'étend-il point? Elles renoncent à leurs sens, qu'elles mortifient et qu'elles affligent par la privation universelle de tout ce qui les flatte, par le retranchement de toutes les jouissances et de toutes les commodités de la vie, par les jeûnes, les abstinences, les veilles et les autres austérités du cloître; elles renoncent à leur liberté, qu'elles tiennent enchaînée et captive dans les limites étroites d'un asile sacré, devenu, par leur choix, leur prison et leur tombeau; elles renoncent à leur jugement et à leur volonté, qu'elles réduisent en servitude, et qu'elles mettent, par un vœu formel, sous le joug de l'obéissance la plus aveugle; elles renoncent à leurs propres talents, sur l'usage desquels elles ne se réservent aucun droit pour leur gloire ou pour leur satisfaction personnelle; elles renoncent en quelque sorte à leurs vertus mêmes, dont elles détournent humblement leurs regards, et qui demeurent enfouies à jamais dans la profonde obscurité de leur retraite. Que leur reste-t-il donc en elles-mêmes, ou plutôt quelle partie leur reste-t-il d'elles-mêmes, qui ne soit sacrifiée et anéantie?

O mondains, qui m'écoutez! si la rigueur d'un sacrifice si rigoureux et si absolu vous effraie, songez dans quel triste esclavage tombent ceux qui vivent au gré de leurs sens, de leurs humeurs et de leurs passions, et vous penserez peut-être avec moi, que s'affranchir, par un généreux effort, d'un joug si avilissant, vaincrè la nature, et terrasser d'un seul

(1) Hebr. iv, 12.

coup tous ses penchans, c'est reconquérir la dignité de son être, et entrer dans la seule route de la liberté et du bonheur.

Hélas! cette vérité était autrefois mieux connue. Ces religieux dévouemens, qui nous étonnent aujourd'hui parce qu'ils sont rares, étaient communs alors, et n'excitaient aucune surprise. Les riches et les puissans du siècle se dépouillaient souvent de leurs dignités et de leurs trésors, pour s'enrichir du renoncement évangélique; et nos pères ont vu d'illustres princesses descendre des marches du trône, pour aller prendre place parmi les humbles suivantes du Dieu crucifié. Chaque famille presque donnait son gage à la religion, et payait son tribut au Seigneur. Nos villes et nos campagnes étaient remplies de ces écoles de la parfaite vertu, de ces maisons d'immolation et de pénitence, où des victimes volontaires s'offraient nuit et jour en holocauste, et d'où un concert perpétuel de louanges s'élevait vers le Ciel. Qu'arrivait-il de là? que le Ciel nous était favorable; que, voyant au milieu de nous comme un contre-poids de nos crimes, il ne nous châtiât pas dans sa colère; que l'état prospérait, et que notre nom était grand et respecté parmi les nations. Mais depuis que notre fureur a renversé les asiles de la piété, dispersé avec outrage ces solitaires et ces vierges, qui prenaient sur eux l'expiation de nos fautes; imposé silence à leur prière, et tari les sources d'où les miséricordes divines se répandaient sur nous, le torrent des calamités, comme celui des vices, s'est débordé sur une génération impie; nos maux ont paru sans remède, et il a fallu des prodiges de la main du Tout-Puissant pour nous rendre même l'espérance. Soyez béni, grand Dieu, de ces prodiges de bonté, par lesquels vous avez ramené deux fois parmi nous, rendu deux fois à nos vœux et à nos besoins, ceux qui peuvent seuls réparer nos ruines et guérir nos profondes plaies! Ah! qu'ils accomplissent la céleste mission que vous leur avez confiée? qu'ils sau-

vent la patrie! qu'ils relèvent nos saintes et antiques institutions! qu'ils assurent notre bonheur, en le liant avec votre gloire, et qu'il soit donné aux enfans de saint Louis, de rasseoir enfin la prospérité publique sur son véritable fondement, celui d'une religion divine!

Mais revenons, et, après avoir montré que le sacrifice de l'âme religieuse est le plus entier et le plus absolu que la créature puisse faire à son créateur, faisons voir que les récompenses qui lui sont promises sont les plus grandes et les plus magnifiques dont le créateur puisse payer le dévouement de sa créature: c'est le sujet de la seconde partie, que j'abrège et que je conclurai en peu de mots.

SECOND POINT.

Je ne crois pas avoir besoin d'avertir que les magnifiques récompenses dont je vais parler maintenant, ne sont pas pour toute personne qui embrasse un saint institut, et qui entre, par des vœux de religion, dans la société des épouses de Jésus-Christ. Jamais les promesses de Dieu ne se sont adressées aux lâches et aux tièdes, quelque parfaite que leur profession puisse être. Elles ne regardent que les âmes vraiment ferventes, qui apportent à ces engagements sacrés des intentions droites et pures, un sincère détachement de toutes choses, une volonté effective et persévérante de se crucifier elles-mêmes, et de ne plus vivre que pour Dieu seul. Mais je dis qu'une âme de ce dernier caractère éprouvera, dans la religion, les plus admirables effets de la libéralité de celui qui ne peut se laisser vaincre en générosité par sa créature. Elle donne tout ce qu'elle possède, il lui prodiguera en retour tous ses dons; elle se donne elle-même, ô merveille ineffable! il se donnera aussi sans réserve. Que ne puis-je tracer ici avec étendue le tableau du bonheur qu'elle goûte, et faire l'énumération entière des biens dont elle jouit: biens qui enivraient l'âme du grand Apôtre, et lui faisaient

dire avec un si noble dédain, qu'il envisageait comme de la boue tout le reste!

Le premier fruit qu'elle retire de son sacrifice, c'est la paix du Saint-Esprit. Je n'entends pas ici cette paix et cette tranquillité extérieure, que rien ne trouble dans une sainte demeure fermée au bruit et au tumulte du monde, d'où sont bannies les haines, les jalousies et les dissensions, où règne la charité, qui est le lien de la paix, et où le silence n'est presque interrompu que par la voix de la prière, et l'harmonie des sacrés cantiques. J'entends cette paix intime qui a son siège dans le fond de l'âme; qui y répand une inexprimable douceur; qui naît de l'entier assujettissement de toutes les puissances à l'ordre et à la règle, de la victoire complète sur les passions, du témoignage de la bonne conscience; qui fait qu'on est sans crainte dans les dangers, sans abattement dans l'affliction, sans trouble jusque dans les bras de la mort, parce qu'on porte au-dedans de soi une source inépuisable de consolation, de force et de confiance. C'est là cette paix que le monde ne donne pas, selon l'expression de Jésus-Christ; paix qui sera toujours incompatible avec le péché qui produit le remords, avec la volupté que suit la honte, avec l'orgueil qui enfle le cœur, avec l'avarice et l'ambition qui le tourmentent, avec tous les penchans déréglés qui l'agitent et le déchirent; paix qui, surtout, ne se trouvera jamais, selon un oracle exprès des divins livres, dans l'âme sombre de l'impie: *Non est pax impiis* (1). Quand il ne manquerait que ce seul bien à ceux qui se sont embarqués sur la mer orageuse du siècle, c'en serait assez pour les plaindre et les estimer malheureux.

A cette paix si douce, se joint, dans l'âme religieuse et fidèle, un autre sentiment plus doux encore, la joie spirituelle. Comment ne se réjouirait-elle pas? son cœur est une terre bien cultivée, un jardin béni du Seigneur, où elle ne cesse de semer les germes de

(1) Isa. LVII, 21.

toutes les vertus; où elle voit ces germes heureux croître, se développer tous les jours, produire des fleurs dont le parfum est agréable à Dieu même, et des fruits dont le goût exquis n'est connu que des saints. Renfermée dans ce paradis de délices, elle ignore ce qui se passe autour d'elle; elle est étrangère aux événemens, aux intérêts, aux vicissitudes de la terre. Pendant que les passions s'agitent sur le théâtre du monde, elle s'avance, d'un pas égal et tranquille, dans les routes solitaires de la perfection; elle monte, de degré en degré, vers les sommets de la montagne sainte; elle découvre toujours de plus près le bienheureux terme où elle aspire; elle commence déjà, dans l'ivresse du bonheur et de l'amour, à essayer le cantique d'allégresse immortelle. Non, non, les vraies joies ne sont pas celles que l'on puise dans la coupe empoisonnée des plaisirs profanes; ce sont ces joies pures de l'esprit, que notre Sauveur compare à une source d'eaux vives placées dans le sein même du juste, et jaillissantes à la vie éternelle.

La troisième récompense de celui qui s'est donné à Dieu, c'est l'union divine. Ah! Seigneur, ne faudrait-il pas que vous prissiez vous-même ici la parole, pour faire entendre à mes auditeurs ce qui est si élevé au-dessus de la raison et de l'éloquence humaine? Répandez du moins quelques rayons de votre lumière dans mon esprit, et mettez quelques paroles enflammées sur mes lèvres, afin que je puisse donner quelque faible idée des merveilles de votre condescendance et de votre amour. Le grand Dieu qui nous a créés, mes Frères, nous a formés à sa propre image, et nous a destinés à le posséder lui-même: telle est la fin essentielle de notre être. Nous tendons, par la nécessité de notre nature, vers ce bien infini: voilà pourquoi nos désirs sont sans bornes, la faim et la soif de notre cœur insatiables. Nous portons en nous-mêmes un vide immense, que toutes les créatures réunies ne sauraient combler, et qui demande à être rempli par la possession du Créateur. Cette possession

ne peut être parfaite ici-bas. Mais l'âme fervente et détachée de tout le reste, entre dès cette vie en une ineffable union avec celui dont elle jouira pleinement un jour. C'est dans cette union si glorieuse, si délicieuse pour elle, qu'elle trouve le centuple de tout ce qu'elle a quitté. Elle est oubliée des créatures, mais les regards de son Dieu sont toujours attachés sur elle; elle converse peu avec les hommes, mais sa conversation avec le Ciel n'est point interrompue; elle n'entre pas dans les palais des grands, mais elle habite dans la maison du Roi de l'univers; elle ne s'assied point à la table délicate et somptueuse des opulens du siècle, mais elle goûte les mets de la table du Seigneur, elle mange le froment des élus, et boit le vin qui fait germer les vierges; elle ne possède rien, mais elle a trouvé le trésor caché et la perle évangélique; elle porte un habit pauvre et grossier, mais elle est revêtue de Jésus-Christ; elle s'est séparée de ses amis et de ses proches, mais le Fils même de Dieu est devenu son père, son ami, son frère et son époux; il la visite dans la prière, il lui fait entendre sa voix, il la réjouit et la console, il vient avec les autres personnes divines établir en elle sa demeure; elle est, d'une manière bien plus excellente que l'arche d'alliance, le siège et le trône de la Divinité, qui l'investit et la pénètre de ses lumières, l'inonde de ses grâces, la transporte insensiblement en sa propre ressemblance, et lui communique une beauté invisible aux yeux mortels, mais qui ravit l'amour des anges. Si, pour mettre le comble à tant de faveurs, il plaît quelquefois à ce bon Maître de laisser tomber dans son cœur quelques gouttes de ce torrent des voluptés éternelles où sont plongés les élus, de lui montrer, comme à saint Paul, ce que l'œil de l'homme n'a point vu, ce que le langage humain ne peut raconter, quels sont, dans ces momens heureux, ses ravissemens et ses transports! crois-tu, ô monde, qu'elle t'envie alors tes bagatelles, tes hochets, ta fumée, et ce fantôme d'impur bonheur qui aboutit à la corruption

du tombeau? Elle est placée à une hauteur d'où la terre entière ne lui paraît que comme un grain de sable ou comme un peu de fange. Que possèdes-tu donc, que tu puisses lui offrir en échange du moindre des biens dont elle jouit dans le commerce de son Dieu?

Enfin, pour abréger et conclure, la quatrième et dernière récompense qui lui est réservée, c'est le triomphe du dernier jour et la possession du royaume de Dieu. Il viendra ce jour où l'époux des vierges paraîtra sur les ruines du monde, environné de gloire, de majesté et de puissance. Sa croix marchera devant lui, et toutes les générations des hommes seront rassemblées à ses pieds. Il appellera alors à haute voix, il discernera de la foule, il placera autour de lui sur des trônes ceux et celles qui auront tout abandonné pour le suivre. Oh! qu'en ce moment on s'estimera heureux d'avoir été fidèle à une vocation sainte, d'avoir fui les dangers du monde, embrassé les humiliations et les rigueurs de la pénitence, pris pour son partage la croix triomphante de Jésus-Christ! Quelle joie pour l'âme religieuse, lorsque les concerts des anges et les acclamations de tout l'univers succéderont à l'austère silence auquel elle s'était volontairement condamnée; lorsque ces sombres voiles et ces habits de deuil, sous lesquels elle s'était comme ensevelie, seront changés en vêtemens de gloire, dont l'éclat effacera celui des astres du firmament; que l'étroite et obscure enceinte du cloître sera remplacée par les vastes parvis, et par les ineffables splendeurs de la Jérusalem céleste; enfin, que les jeûnes, les abstinences et tous les travaux d'une vie pénitente iront aboutir à l'océan des délices éternelles! Ainsi s'accomplira, dans toute son étendue, la promesse du Sauveur: « En vérité, je vous le dis, toute personne qui renoncera pour moi à ses proches, à ses maisons ou à ses terres, recevra dès à présent le centuple, et ensuite une félicité sans fin et sans mesure. »

Venez donc, ô vous qui avez conçu le noble des-

sein de tout quitter pour un Dieu si magnifique dans ses récompenses, venez commencer votre sacrifice, et recevoir un premier gage des faveurs qui vous sont promises. Dépouillez-vous des livrées du siècle, et paraissez au pied de l'autel revêtue de la robe nuptiale, qui vous donnera droit aux privilèges des saintes épouses. Puisse en même temps le Seigneur parer insensiblement votre âme des plus riches ornemens de sa grâce ! Et vous, parens, amis de celle qui donne aujourd'hui un si touchant exemple, ne lui enviez point son bonheur ; n'attristez pas par vos larmes une cérémonie qui réjouit les esprits célestes ; ou, s'il faut qu'il échappe des larmes à la tendresse naturelle, que du moins elles coulent sans amertume ; ce n'est pas une pompe funèbre, c'est une nouvelle naissance que nous célébrons. Non, vous ne perdez point votre fille, ô vous qui avez donné le jour à cette vierge chrétienne, parce qu'elle devient plus spécialement la fille et la servante du Seigneur ; non, pieuse aïeule, qui lui avez si longtemps tenu lieu de mère, et vous, jeune frère, qui vous montrez digne de la part que vous allez prendre à cette religieuse scène, ce n'est pas un office lugubre que vous rendrez à celle qui vous est chère, en étendant sur sa tête le voile qui la consacre à son Dieu ; jamais vous ne lui avez mieux témoigné votre amour qu'en ce moment, et jamais il n'y eut de jour plus beau pour elle que celui où environnée, soutenue de toute sa famille, elle entre dans la plus sainte et la plus honorable des carrières.

Que reste-t-il maintenant, mes Frères, mes chères Sœurs, vous tous qui m'entendez, sinon que nous unissions tous nos vœux, pour attirer les plus abondantes bénédictions du Ciel sur l'heureuse victime dont l'immolation se prépare ? Oh ! que l'ange du Seigneur la conduise à l'autel ; que la Reine des vierges la reçoive au nombre de ses filles les plus chéries ; que son nom soit écrit en ce jour même dans le livre de la vie, pour n'en être jamais effacé, et lui assurer une couronne immortelle. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR UNE PROFESSION,

SUR

LA NAISSANCE DE MARIE,

CONSIDÉRÉE COMME MODÈLE

DE LA NAISSANCE SPIRITUELLE

D'UNE AME RELIGIEUSE,

LE JOUR OÙ ELLE PREND SES DERNIERS ENGAGEMENTS ;

Prêché le jour de la Nativité de la Sainte-Vierge.

Adducuntur regi virgines post eam.

Les vierges parviendront à sa suite jusqu'au trône du roi. (Ps. XLIV, 15.)

IL n'est point sur la terre de plus beau titre que celui de vierge chrétienne : ce n'est pas un de ces titres fastueux auxquels sont attachées des distinctions périssables, et qui attirent les hommages d'un monde frivole ; mais c'est un titre chéri de Dieu et respecté des anges, qui donne droit à des honneurs immortels, et à de glorieux privilèges dans le royaume du ciel. C'est le seul titre que nous donnions et qui convienne à la plus sainte des créatures, à la mère du Verbe incarné. Quand nous l'avons nommée Vierge par excellence, nous croyons non-seulement l'avoir assez clairement désignée, mais avoir renfermé en un mot tout son éloge. En effet, c'est elle qui conduit la troupe innocente des vierges : *Addu-*